

ture. La vue de son héros lui arracha un léger cri de surprise. Elle rougit tant qu'elle put, mais n'en alla pas moins ouvrir la porte toute grande à son fiancé.

— Tu ne m'attendais pas, hein? fit celui-ci en pénétrant dans la pièce.

— J'ai compté vingt-six longs jours sans te voir, murmura-t-elle. C'est trop.

Paul regarda autour de lui.

— Ton père est couché?

— Non, il est allé chez le grand Joe pour s'entendre avec lui au sujet d'une laiterie à construire.

— Cela tombe bien; j'ai quelque chose de sérieux à te dire.

Jeanne reprit son aiguille et rougit de nouveau. Paul s'était approché. Il dévorait des yeux la jeune fille et découvrait en elle mille perfections nouvelles.

— Ecoute bien, petite amie, et regarde-moi en face. Mon travail, mon application et un tas de choses qu'il serait trop long de t'énumérer font que je suis de plus en plus content de mon sort. A moins d'une malchance, dans un an nous serons mariés.

Pour la troisième fois, Jeanne rougit, mais, se remettant bien vite, ce fut de sa part une cascade de questions et de confidences; un flot de petits riens, délices des amoureux, suivit la déclaration de Paul et le tout se termina par:

— Tu verras, Paul, quand je serai ta femme quel beau ménage nous ferons!

— Voici ton père, dit Paul tout-à-coup, demanda-lui la permission de m'accompagner jusqu'à l'église.

Le menuisier eut un geste de surprise en voyant Paul. Les deux hommes se serrèrent cordialement les mains.

— On me demande souvent de tes nouvelles, dit Jean Thérien, mais j'en donne comme je peux; on ne te voit jamais... A propos, viens donc, un dimanche soir, manger avec nous un saumon à la sauce blanche. La cuisinière du curé a donné à Jeanne une recette dont tu me diras des nouvelles.

Et le brave homme fit claquer sa langue joyeusement.

Jeanne sourit, puis, prenant le bras de Paul:

— Tu permets, père, ... puisqu'il doit revenir?

Et ils s'en allèrent tous deux, sous l'illumination diamantée du ciel, leurs cœurs battant à l'unisson.

Qu'il faisait une nuit douce! Le village dormait indolent et, le long du chemin, les arbres dansaient à la lune. Les grenouilles, pour l'instant, fatiguées sans doute, semblaient pleurer maintenant et leurs pleurs tombaient flûtées, goutte à goutte, comme une harmonie plus précise, dans le silence. Un chien jappa à l'autre bout du village et un autre lui répondait d'une ferme, près de la rivière. A la lisière du bois, une vache meugla. Les trèfles, le long des fossés du chemin, embaumaient tant qu'ils pouvaient.

Bien des fois les deux jeunes gens avaient admiré la splendeur des nuits saguenayennes, jamais ils ne l'avaient sentie comme ce soir-là; le souffle des Lau-

rentides avaient souvent caressé leur front, ils ne l'avaient jamais trouvé si vivifiant et si pur. Jeanne était heureuse et son âme flottait toute entière dans un songe imprécis et délicieux. Et il y avait de tout dans ce rêve: des fleurs, des chants et des oiseaux; quelque chose qui embaumait et qui chantait à la fois, comme au bord de la route.

La conversation se rompait. Il y avait dans ces deux jeunes cœurs quelque chose d'inconnu, de grand, de pur, qui les emplissait d'un trouble délicieux. C'était l'amour plus embaumé que les trèfles, plus gazouillant que l'oiseau qui venait d'égrener un trémolo plein de sommeil dans le jardin d'à côté, le jardin du presbytère.

On était à l'église.

— Jeanne, quand tu seras ma femme, n'est-ce pas que nous nous aimerons bien? murmura Paul.

La jeune fille était calme, pleine d'assurance et d'espoir. Elle répondit:

— Oui, ... et toute la vie.

V

Voici longtemps déjà que le dernier entêté du village a renoncé de battre son grain au "fléau" et, durant les jours d'hiver, en passant devant les granges, l'on n'entend plus le bruit régulier du lourd battant de bois sur le pavé durci de l'aire. L'outillage du labeur agricole a été modernisé. Chez nous, jusques dans les plus humbles paroisses de colonisation, loin des grandes villes et des gros villages où passent les nouveautés de l'industrie, l'on voit de ces machines qui remplacent ou tout au moins simplifient l'effort de l'homme et, plus promptement, que lui accomplissent sa besogne rurale. Et, ce n'est plus simplement la "batteuse" qui s'est fait accepter dans la plus humble ferme; les plus décidés des routiniers ont adopté la "moissonneuse", la "faucheuse", la "faneuse", la "lieuse" et le rateau à "cheval" tous nouveaux venus qui ont vite acquis leurs droits de paysannerie. Leur activité habile et leur preste régularité ont remplacé le mouvement cadencé des faucheurs "à la petite faulx" ou celui des garçons et des filles qui coupent "à la faucille".

Tout cela a transformé la physionomie de la ferme et l'aspect des travaux rustiques.

Elle est transformée également la pittoresque apparence de nos vieux petits villages canadiens. Le progrès s'est refusé à entretenir plus longtemps leur caducité. Les maisons ont perdu leur chapeau de "bardeaux de cèdre" couvert de mousse verte, craquelé et bruni par les pluies et par le soleil, et les chantepleures des aqueducs municipaux ont fait remiser dans les vieux hangars les margelles et les "brinballes" des vieux puits dont quelquefois encore on aperçoit les pierres disjointes des socles...

A l'époque de Paul Duval, qui n'est pas, du reste, très éloignée de nous, les conservateurs des vieilles